

## DE M<sup>gr</sup> MYRIEL A M<sup>gr</sup> DE MIOLLIS : « RESSEMBLANCE » ROMANESQUE, TRANSPOSITION « HISTORIQUE » ?

« En 1815, M. Charles-François-Bienvenu Myriel était évêque de D -. C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans ; il occupait le siège de D - depuis 1806 »<sup>1</sup> .

L'on sait que dans les premiers chapitres du premier livre des *Misérables*, Victor Hugo trace le portrait d'un évêque qui correspond fort peu au modèle des prélats français du temps<sup>2</sup>. Or, l'écrivain a tenu à suggérer avec insistance qu'un tel prélat avait réellement existé, au point de fournir toutes les clefs nécessaires à son identification. En octobre 1815, date assignée à la rencontre de Jean Valjean avec M<sup>gr</sup> Myriel, il n'existait (de même qu'aujourd'hui) que deux sièges épiscopaux dont le nom commence par la lettre D, Digne et Dijon, et le titulaire du premier s'appelait Charles-François-Melchior-Bienvenu de Miollis, né à Aix le 19 juin 1753 – donc âgé en fait de 62 ans en 1815 –, et sacré le 13 avril 1806 évêque de Digne. Au reste, les rédacteurs de *La Grande encyclopédie* affirment sans nuances : « M<sup>gr</sup> Miollis a fourni à Victor Hugo les traits de son Bienvenu Myriel des *Misérables* » et ceux du *Grand Larousse encyclopédique* : « V. Hugo en a fait dans *Les Misérables*, l'évêque Bienvenu Myriel »<sup>3</sup>.

---

1. Cette recherche a pour origine ma contribution à Bernard DELPAL dir, *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français*, t. IV, *Le Sud-Est*, à paraître, où j'ai étudié le diocèse de Digne. Une première version en a été présentée et discutée à la session d'août 2001 du Groupe d'histoire religieuse de La Bussière.

2. Sur lequel on consultera en dernier lieu Jacques-Olivier BOUDON, *L'épiscopat français à l'époque contemporaine*, Paris, 1996.

3. *La Grande encyclopédie*, Paris, 1885-1892, t. 23, p. 1082 ; *Grand Larousse encyclopédique*, Paris, 1963, t. 7, p. 386.

Selon un usage constant dans son roman, Hugo a multiplié les menus détails précis relevant d'une exactitude historique ou topographique minutieuse. Si le lecteur a encore quelques doutes sur l'identification du siège, il apprendra au chapitre II que le palais épiscopal de D. renfermait le portrait d'Henri Puget, évêque et de six de ses voisins, les évêques d'Embrun, Grasse, l'abbé de Lérins, les évêques de Vence, de Glandèves et de Senez. Jean Valjean déclare même venir de Bras d'Asse et d'Estoublon lorsqu'il arrive à D. Ces très modestes villages jalonnent la route qui relie Riez à Digne, axe essentiel de circulation de la Haute-Provence. Hugo évoque ensuite une visite pastorale dans la vallée de l'Ubaye et va jusqu'à citer les deux hameaux de Seyne qui encadrent le col du Labouret, Couloubroux et Pompiery. Hugo fournit même des détails qui pourraient paraître parfaitement superflus pour son portrait de M<sup>gr</sup> Myriel : à quoi sert par exemple d'indiquer qu'un de ses frères avait été général et un autre préfet et surtout que ce dernier était un « brave et digne homme qui vivait retiré à Paris, rue Cassette » ? Le poète a voulu vraisemblablement indiquer ici, comme l'on va voir, une de ses sources d'information. Hugo a donc multiplié les possibilités d'identifier M<sup>gr</sup> de Miollis derrière un patronyme presque transparent. Ce nom de Myriel me semble amalgamer celui de Miollis et celui du titulaire du siège de Digne lorsque Hugo écrit et publie le roman, M<sup>gr</sup> Meirieu.

Hugo a donc risqué un portrait à clé. Cette rencontre capitale pour l'économie de l'ouvrage aurait, il est vrai, pu poser un réel problème de crédibilité si Hugo n'avait pu la référer de façon hypothétique à un membre à certains égards atypique du haut clergé des décennies précédentes. Dans un jeu complexe entre renseignements qui semblent authentiques et documents apparemment nés de son imagination, il a feint de reconstituer la figure de M<sup>gr</sup> Myriel à partir d'une sorte de dossier d'archives fictif, où figurerait le budget qu'aurait prévu l'évêque, des notes issues de ses papiers dont Hugo fait observer qu'elles sont « assez obscures » et même une longue lettre qui aurait été envoyée par la sœur du prélat à une de ses amies d'enfance. Hugo avertit en même temps son lecteur qu'il prend avec la réalité historique des libertés. À deux reprises Hugo émet des réserves sur la véracité de ce qu'il avance : lorsqu'il s'apprête à narrer « les bruits et les propos qui avaient couru sur (le) compte (de M<sup>gr</sup> Myriel) au moment où il était arrivé dans le diocèse », il ajoute « vrai ou faux, ce qu'on dit des hommes tient souvent autant de place dans leur vie et surtout dans leur destinée que ce qu'ils font » ; suit l'affirmation audacieuse que M<sup>gr</sup> Myriel aurait été marié au temps d'une jeunesse mondaine et même galante et serait devenu prêtre à la suite de son veuvage, trait biographique qui aurait suffi à faire de l'évêque une exception dans le corps pastoral post-révolutionnaire. Hugo revient encore sur ce point plus loin, avec une remarque devenue célèbre : « Nous ne prétendons pas que le portrait que nous faisons ici soit vraisemblable : nous nous bornons à dire

qu'il est ressemblant »<sup>4</sup>. Bref, Hugo n'a eu nullement le souci de l'exactitude documentaire, qui n'était en rien son propos. Il a librement transposé ce qu'il pouvait savoir de la figure épiscopale de M<sup>gr</sup> de Miollis pour en faire celle d'un évêque idéalisé ou plus précisément celle d'un « juste » pour reprendre le titre du livre initial des *Misérables*.

C'est bien cette transposition voire cette utilisation d'une personnalité historique pour les besoins d'un ouvrage de fiction qui lui a été reprochée par les défenseurs « attitrés » de la mémoire de M<sup>gr</sup> de Miollis. Alors que le roman venait à peine de paraître, le petit-neveu de l'évêque de Digne, Charles de Ribbe, historien et essayiste de la mouvance de Le Play, s'empressait à la fois de confirmer dans *Le Correspondant* l'identification de M<sup>gr</sup> Myriel à son grand-oncle et de dénoncer des traits essentiels du portrait de Hugo. Voici le début de son article<sup>5</sup>:

« Un saint évêque dont la mémoire est chère à la Provence où l'on parlera longtemps de ses vertus évangéliques et de sa grande charité, vient de trouver un biographe très inattendu, un genre de panégyrique auquel on n'aurait pu penser.

Nous n'apprendrons rien à personne en mettant un nom propre au lieu et place d'un pseudonyme en disant quel est le vrai M<sup>gr</sup> Myriel (Charles François Bienvenu) mis en scène par M. Victor Hugo dans *Les Misérables*. Nul ne s'y est trompé et on a reconnu M<sup>gr</sup> de Miollis (Charles François Melchior Bienvenu), ancien évêque de Digne.

Monsieur Victor Hugo en fait à la fois le type du juste et la personnification de ses doctrines. Il loue, il exalte sa charité d'apôtre; mais il lui attribue des idées, des sentiments, il lui prête une figure et nous offre de lui une vie fabuleuse qui sont, autant que possible, contraires à la vérité et en opposition avec ce que le dernier des chrétiens doit croire et penser. Une scène surtout, celle du conventionnel, est comme on l'a exprimé au nom de la conscience publique, une révoltante profanation. « Nous ne prétendons pas, écrit l'auteur, que nous faisons un portrait vraisemblable. Nous nous bornons à dire qu'il est ressemblant ». La meilleure façon de prouver l'énorme dissemblance qui existe entre le portrait de fantaisie et le modèle est de raconter simplement la vie si belle, jusqu'à ce jour ignorée ailleurs qu'en Provence, de l'ancien évêque de Digne ».

C'est ce que s'efforce de faire Charles de Ribbe dans les pages suivantes, écrites, explique-t-il, selon « (se) souvenirs personnels, ceux de nombreux témoins, amis » et aussi d'après la biographie de M<sup>gr</sup> de Miollis publiée par le chanoine Bondil à Digne en 1843, sur laquelle je vais revenir<sup>6</sup>. Les neveux de

4. Sur « le vrai contre le vraisemblable », Myriam ROMAN et Marie-Christine BELLOSTA, *Les Misérables, roman pensif*, 1995, p. 47 et p. 58-62.

5. Charles de RIBBE, « M<sup>gr</sup> de Miollis, à propos des *Misérables* de M. Victor Hugo », paru dans *Le Correspondant* du 25 juin 1862 et repris ensuite en brochure, Paris, 1862.

M<sup>gr</sup> de Miollis n'auront de cesse ensuite de tirer parti du succès des *Misérables* pour diffuser ce qui est, à leurs yeux, le « vrai » portrait de leur parent. En 1893, M<sup>gr</sup> Antoine Ricard, professeur à la faculté de théologie de l'Université d'Aix, publie « sur leurs instances » une biographie qui est pratiquement restée la seule disponible<sup>7</sup>. Charles de Ribbe, à qui elle est dédiée, y intervient *in fine* pour donner diverses précisions sur l'environnement familial de l'évêque.

A. Ricard a disposé d'une documentation écrite exceptionnelle, la correspondance de M<sup>gr</sup> de Miollis avec ses proches et même les procès-verbaux de ses visites pastorales, conservés alors dans la famille de Ribbe. Autant de sources qui ne sont pas entrées dans un dépôt public. Son lecteur découvre pourtant avec surprise que nombre de pages de cette biographie historique ne sont pas très éloignées de la forme romanesque, lorsque l'auteur va jusqu'à reconstituer des dialogues ou qu'il narre des anecdotes fournies par des témoins ou parfois issues de la mémoire collective ou encore de la tradition familiale<sup>8</sup>. Il semble avoir eu conscience de ce rapprochement potentiel avec la démarche de Hugo car il a tenu à opposer explicitement une mémoire orale, qui serait celle mise en œuvre d'une façon qu'il juge malhonnête par l'écrivain, à une autre, qui constitue sa propre source :

« Pour la fabulation de sa thèse, le romancier n'a eu, en ce qui concerne M<sup>gr</sup> Myriel, qu'à recueillir des récits demeurés vivants dans ses souvenirs d'enfance. Il les a transfigurés, ou mieux, pour employer déjà une expression que ce livre a dessein de justifier, il les a travestis, comme il a odieusement dénaturé le type de son héros épiscopal.

« Les récits sont restés heureusement dans d'autres mémoires. Le bon peuple des Alpes les répète encore, le soir, à la veillée, sous le chaume. Au coin du feu des presbytères alpestres, les curés de campagne aiment à en régaler leurs visiteurs, mimant tous, au moins de tradition, l'accent et la bonhomie du vénéré pasteur qui vit encore dans le culte reconnaissant de ses anciennes ouailles ».

L'on reviendra sur les problèmes de transmission et d'élaboration d'une telle mémoire collective après avoir tenté de préciser comment Hugo avait pu entendre parler de M<sup>gr</sup> de Miollis en son enfance. Premier problème : quand apparaît dans l'œuvre de Victor Hugo la figure de l'évêque de Digne ? Les indices de la progression de sa création romanesque sont d'abord un pas-

6. Dont il avoue « nous nous en sommes utilement servi ».

7. En dérivent explicitement l'ouvrage de la comtesse d'ESTIENNE D'ORVES, parente par alliance des Ribbe, et la courte notice de l'abbé J.M.J. BOUILLAT, dans *Les contemporains*, 5<sup>e</sup> année, n° 193, 21 juin 1896.

8. Signalons d'ailleurs que M<sup>gr</sup> Ricard est l'auteur d'au moins un roman historique, paru sous un pseudonyme : D'ARIOUL, *La vengeance d'un ci-devant, épisode de la Révolution en Provence*, Tournai, 1864.

sage du manuscrit *Les Misères*, préfiguration du futur roman, daté de la fin de 1845, où apparaît « M. de M. évêque de D. » ; puis la signature en 1847 avec les libraires Gosselin et Renduel du contrat relatif à la première partie de cet ouvrage<sup>9</sup> ; Hugo tient à en réserver pour l'édition définitive « un chapitre considérable et très étendu, intitulé *le manuscrit de l'évêque, traité complet de dogme et de discipline ecclésiastique*, et censé trouvé dans les papiers d'un évêque ». En fait Hugo ne semblerait guère travailler au manuscrit entre février 1848 et 1859. Il y songe cependant à nouveau en 1854, adopte alors le titre *Les misérables*. Le 12 juillet 1854, son fils Charles lui reproche dans une discussion d'avoir choisi un évêque comme modèle de la vertu. Deux interlocuteurs de M<sup>sr</sup> Myriel, le sénateur libre-penseur et surtout l'ancien conventionnel, sont introduits entre 1859-1860 et 1862, date de la publication<sup>10</sup>. Ils sortent vraisemblablement de l'imagination de Hugo<sup>11</sup>.

Que savait Hugo de M<sup>sr</sup> de Miollis et comment le savait-il ? Ce délicat problème qui ne peut guère aboutir, comme l'on va voir, qu'à des réponses incertaines, ne semble guère avoir inquiété outre mesure les spécialistes de l'écrivain, lesquels se bornent ordinairement à émettre de brèves hypothèses<sup>12</sup>. Il est pourtant aisé de constater que M<sup>sr</sup> de Miollis est fort peu connu hors de Provence jusqu'à la parution des *Misérables* puis de l'étude d'A. Ricard. La première édition de la *Biographie universelle* de Michaud n'en dit rien, la seconde lui consacre une brève mention à la fin de la notice qui concerne son frère le général. Le dictionnaire du Dr Hoefer lui consacre dans son tome 35, paru en 1861, une notice brève mais précise due à H. Fisquet. Ce polygraphe rédige alors les volumes de la *France pontificale* pour le compte du libraire-éditeur Repos, originaire de Digne, qui lui a apparemment communiqué l'ouvrage de Bondil. Rien dans ces biographies n'attire l'attention sur les qualités exceptionnelles du prélat. Elles ne seront signalées dans les dictionnaires qu'après la publication des *Misérables*. En Provence même, les attestations du souvenir laissé par l'évêque ne semblent pas abonder avant cette date : je ne puis guère citer qu'une anecdote narrée par Gallifet en 1844 et la notice « Miollis » du dictionnaire de l'abbé Féraud en 1850<sup>13</sup>.

9. René JOURNET et Guy ROBERT, « Le manuscrit des *Misérables* », *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1963, p. 4-17.

10. La date de 1859 est déduite des débuts d'un carnet de l'écrivain. Pierre LAFORGUE, « Le manuscrit de l'évêque », dans Béatrice DIDIER et Jacques NEEFS dir., *De l'écrit au livre, Hugo*, Vincennes, 1987, p. 49-66. René JOURNET et Guy ROBERT, « Contribution aux études sur V. Hugo » *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1979, p. 85-89 et 99-100.

11. Joseph BUCHE, « Ballanche et Victor Hugo. Une source des *Misérables* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 34<sup>e</sup> année, 1927, p. 173-188, a suggéré que Hugo avait transposé un passage de *l'Homme sans nom* de Ballanche, où cependant le vieux conventionnel s'agenouille devant l'homme de Dieu et non l'inverse comme l'a imaginé Hugo. B. Barbéris a avancé en 1935 que le conventionnel serait inspiré de Sergent-Marceau.

12. L'on doit en revanche signaler pour sa précocité, sa prudence et sa qualité l'enquête d'André HALLAYS, *En flânant à travers la France. Provence*, Paris, 1912, p. 347-362 (« Digne, M<sup>sr</sup> Myriel et M<sup>sr</sup> de Miollis »).

L'on a parfois supposé que Hugo avait rencontré M<sup>gr</sup> de Miollis à Aix lors de son voyage dans le Midi, accompli en 1839. En effet, son futur héros s'était démis de sa charge épiscopale le 24 octobre 1838 et s'était retiré à Aix chez sa sœur, Anne-Magdeleine de Ribbe, où il mourut le 27 juin 1843 à l'âge de 90 ans. L'écrivain a-t-il du moins entendu parler à Aix de l'ancien évêque<sup>14</sup> ? Le fait est certes possible mais les notes et lettres de voyage de l'écrivain n'indiquent rien de tel. Hugo a fait une halte à Aix le temps de changer de voiture dans son trajet entre Marseille et Draguignan. Au retour de Nice il est également passé à Aix en malle-poste mais il n'y a guère remarqué qu'une enseigne mal rédigée<sup>15</sup>.

L'hypothèse la plus souvent avancée est celle que M<sup>gr</sup> Ricard mentionnait à mots couverts et de façon imprécise : Hugo aurait entendu parler de M<sup>gr</sup> de Miollis par le frère de ce dernier, l'ancien préfet du Finistère Gabriel de Miollis, non pendant son enfance mais au moment de ses débuts parisiens. Elle est attestée par une lettre que le fils du préfet a fait publier dans l'*Union* du 21 avril 1862 pour dénoncer dans le roman « des détails complètement contraires à la vérité, et qui ont un caractère diffamatoire ». Francis de Miollis y confirme que son père « avait en effet son appartement rue Cassette, où il recevait de loin en loin la visite de M. Victor Hugo »<sup>16</sup>. L'écrivain aurait ainsi entendu parler de M<sup>gr</sup> de Miollis vers 1828-1829, le baron de Miollis étant mort le 10 décembre 1830. À noter qu'à cette date, l'évêque de Digne a 75 ans, âge qu'Hugo lui attribuera dans *Les Misérables*. Ces liens avec un des frères Miollis pourraient aussi expliquer que l'on ait retrouvé dans les papiers de V. Hugo une note sur le général-comte Sextius de Miollis suivie de quelques phrases sur l'évêque<sup>17</sup>. Parmi ces brèves remarques sur le « baron (sic) de Miollis, évêque de Digne », l'affirmation qu'il aurait refusé de se rendre au concile de 1811 est fautive et Hugo ne la reprendra pas ultérieurement. Le contraste est abrupt entre cette mince trace éventuelle des conversations du jeune poète avec l'ancien préfet et l'importance qui leur sera ensuite attribuée. Mais à cette date, Hugo n'a pas de raison particulière de consigner par écrit des informations sur l'évêque alors que le général est un personnage historique. Il est cependant possible que la mémoire de Hugo ait retenu au sujet du prélat bien d'autres traits cités par son frère qui se retrouveraient à travers *Les Misérables*.

13. GALIFFET, *Ancienne Provence. La gueuse parfumée. Souvenirs de voyage*, Paris, 1844, p. 84 et [abbé FÉRAUD], *Dictionnaire des hommes remarquables des Basses-Alpes*, Digne, 1850, p. 247-251.

14. Ce qu'avance Yves GOHIN dans son édition de la coll. Folio.

15. Volume *Voyages* des *Œuvres complètes* de la coll. Bouquins, p. 708 et 719.

16. Reproduite dans l'édition des œuvres complètes procurée par Jean MASSIN.

17. Ce texte est dans le volume intitulé *Chantiers des Œuvres complètes de V. Hugo* de la coll. Bouquins, p. 910 ; il y est daté par R. JOURNET vers 1835-1840.

L'on a parfois supposé qu'Hugo avait disposé d'autres informations orales. Dans l'édition des *Misérables* de la collection Bouquins, Guy et Annette Rosa avancent, vraisemblablement d'après A. Hallays, que « sans doute l'attention de Hugo avait-elle été attirée sur lui par Montalembert qui, reçu à Digne en octobre 1831 par M<sup>GR</sup> de Miollis, en était revenu enthousiasmé ». L'on trouve de fait dans les cahiers intimes de Charles de Montalembert à la date du 17 octobre 1831 la remarque suivante: « Visite au vénérable et saint évêque M<sup>GR</sup> Miollis, âgé de 79 ans: jamais je n'oublierai l'émotion que j'ai éprouvée en voyant cet évêque, dont on m'avait raconté tant de grandes et saintes choses, vêtu d'une soutane de bure, dans son modeste et humble palais, parlant avec autant d'énergie que de simplicité, enfin véritable type du prélat de nos jours (sic); c'est de bien bon cœur que je me suis agenouillé devant lui pour lui demander sa bénédiction. Je lui conserverai un souvenir et une affection éternelle »<sup>18</sup>.

Le témoignage de Montalembert est doublement intéressant: il préfigure le portrait de l'évêque que retiendra la postérité et il atteste la réputation d'exception qui entourait M<sup>GR</sup> de Miollis à la fin de son épiscopat. Il est effectivement possible que Montalembert ait conforté et complété du produit de ses observations directes et ses conversations sur place l'idée que Hugo pouvait déjà avoir de l'évêque de Digne.

A. Hallays signale une troisième direction de recherche qui fort curieusement n'a guère été jusqu'ici explorée: une tradition dignoise aurait attribué les « renseignements si précis dont le romancier s'est servi dans *Les Misérables* à des réfugiés politiques d'origine bas-alpine » qu'il aurait rencontrés « soit à Bruxelles, soit à Guernesey ». On a, en particulier, assuré qu'il aurait trouvé au cours de son exil, alors qu'il rédigeait le roman, une informatrice en la personne de la femme d'un « ancien préfet de la Drôme », Madier de Montjau, qui était originaire de Digne. Un plan très sommaire de la ville qui serait de la main de Juliette Drouet, conservé dans les papiers de l'écrivain, pourrait avoir été tracé suivant ses indications. Noël François Alfred Madier de Montjau (Nîmes, 1<sup>er</sup> août 1814-Chatou, 26 mai 1892) fut en fait député de la Drôme pendant quinze ans sous la Troisième république et nullement préfet sous la Seconde. Il avait épousé le 12 janvier 1841 Thérèse Céleste Caroline Fruchier, née à Aix le 11 novembre 1817, « fille de Joseph Hippolyte Fruchier, lieutenant-colonel commandant la place d'Antibes, officier de la légion d'honneur, et de Claudine Charlotte Vallat ». Le père de la mariée était né à Mézel près de Digne le 23 septembre 1784. L'on sait qu'un Jean Fruchier sera maire de Digne en 1848<sup>19</sup>. Son tombeau est l'un des plus anciens du cimetière de Digne. M<sup>m</sup>c Madier de Montjau a effectivement pu servir d'informatrice à un double

18. Charles de MONTALEMBERT, *Journal intime inédit*, Louis LE GUILLOU et Nicole ROGER-TAILLADE éd., t. II, 1830-1833, Paris, 1990, p. 241.

titre: elle connaissait sans doute suffisamment le département dont son père était originaire pour fournir à Hugo des précisions telles que l'organisation générale de l'urbanisme dignois; elle a pu croiser à Digne ou à Aix M<sup>sr</sup> de Miollis et même si elle ne l'a pas personnellement connu, du moins pouvait-elle avoir retenu quelques précisions sur sa vie et sa personnalité.

Une des sources de Hugo a-t-elle été le *Discours sur la vie et les vertus de M<sup>sr</sup> de Miollis* par le chanoine Bondil, déjà cité? Jusqu'à la parution des *Misérables*, cet ouvrage fut la seule biographie disponible de l'évêque de Digne. Il avait été publié à Digne en 1843 par la veuve Guichard et l'on avait sans doute des difficultés à se le procurer à Paris. Il était évidemment à la Bibliothèque royale puis impériale (actuelle B.N.F.), encore Hugo aurait-il dû y aller le consulter avant 1852, ce qui n'est nullement impossible. Il n'aurait dans ce cas pris aucune note, ou du moins aucune fiche de lecture de l'ouvrage n'est signalée dans ses papiers. Certains auteurs signalent à tort deux ouvrages du chanoine Bondil sur Ch.-B. de Miollis, le *Discours* de 1843 et une *Vie* non datée publiée à Paris par l'éditeur E. Repos, dont j'ai déjà signalé l'origine dignoise. J'ai pu retrouver un exemplaire de ce dernier titre qui n'est pas à la B.N.F. car il ne s'agit pas en fait d'une réédition qui aurait suscité, du moins en théorie, un dépôt légal. E. Repos a apparemment rediffusé les invendus de l'édition de 1843 en les faisant rhabiller d'une nouvelle couverture et en substituant à la page de titre originelle une nouvelle, d'un papier différent. Cette opération serait-elle antérieure à la publication des *Misérables* en 1862, ce qui aurait permis à V. Hugo de se procurer l'ouvrage par l'intermédiaire d'un correspondant? La quatrième de couverture énumère une liste de titres publiés par le même éditeur. Ceux dont l'auteur est indiqué peuvent être aisément retrouvés dans les bibliographies, ce qui permet de situer leur parution entre 1860 et 1862. La seconde date est la plus vraisemblable pour cette rediffusion du *Discours* à cause de la mention de la seconde édition du *Mois de Marie* de M<sup>sr</sup> Pavy. Elle semble aussi la plus logique: il est vraisemblable que l'éditeur a mis à profit le succès de l'œuvre de Hugo et la polémique suscitée par le personnage de M<sup>sr</sup> Myriel pour écouler les exemplaires invendus de l'ouvrage de Bondil.

Contrairement à ce qui a été affirmé<sup>20</sup>, la lecture attentive de ce texte ne procure aucun indice net que Victor Hugo l'ait eu à sa disposition lorsqu'il a composé les *Misérables*, L'on comprend mal en effet que Hugo n'ait pas tiré parti de nombre de détails fournis par Bondil et qu'il a dû inventer. Pour les menus austères du prélat, les gravures de sa chambre, et même des aspects

19. Article dans le *Dictionnaire de biographie française*. Je remercie G. Reynaud et M. de Parisot pour les informations qu'ils m'ont fournies sur C. Fruchier.

20. En particulier par Bernard LEULLIOT, « Philosophie(s): commencement d'un livre » dans A. ÜBERSFELD et G. ROSA éd., *Lire Les Misérables*, Paris, 1985, p. 59-75, qui ne cite pas la lettre de F. de Miollis et considère que l'ouvrage de Bondil aurait fourni à Hugo « les détails »



de son action charitable, la réalité avancée par ce témoin proche qu'est le prêtre dignois dépasse parfois la fiction hugolienne. Ainsi, alors que V. Hugo se borne à rappeler que Napoléon avait fait les évêques barons, Bondil écrit : « l'évêque de Digne ne fit aucune démarche auprès de la chancellerie pour retirer ses lettres. Mais quand le ministre lui eut écrit d'envoyer cent écus afin qu'on lui expédiât son titre, il y renonça et répondit qu'il n'avait pas encore eu à sa disposition une somme de cent écus qui ne fût nécessaire aux pauvres de son diocèse »<sup>21</sup>. Même dans l'hypothèse, qui n'est pas entièrement à exclure, d'une consultation de cet ouvrage à la Bibliothèque royale par le poète en 1847, il semblerait surtout n'en avoir retenu que l'esprit général, celui du portrait d'un saint évêque, dévoué aux pauvres, aimé de ses ouailles.

Le problème des sources documentaires de Hugo s'avère donc complexe. Encore doit-on ajouter qu'une recherche en bibliothèque pouvait lui permettre de résoudre aisément nombre de questions de détail. Un bon dictionnaire suffisait pour établir la liste des portraits de prélats et d'abbés de la galerie (imaginaire) de l'évêché; un atlas ou une carte d'état-major fournissaient les indications toponymiques. Lorsque Victor Hugo montre M<sup>sr</sup> Myriel usant au cours de la visite de son diocèse des nuances régionales de la langue vernaculaire, les trois courtes phrases qu'il lui fait prononcer ont été à l'évidence empruntées à une compilation bien connue de son frère Abel<sup>22</sup>. L'on doit évidemment tenir compte du double travail de la mémoire et surtout de l'imagination chez un écrivain qui va connaître au cours des décennies où le roman est en projet une considérable évolution spirituelle et politique, laquelle ne pouvait que fortement infléchir le « portrait de l'évêque ».

L'on ne saurait comparer le portrait de M<sup>sr</sup> Myriel par Hugo à celui que procure A. Ricard, comme le suggèrent implicitement les notes de plusieurs éditions critiques des *Misérables* qui renvoient à la biographie du prélat aixois. L'ouvrage de M<sup>sr</sup> Ricard est postérieur et il doit être d'autant plus critiqué qu'il est polémique, étant écrit pour rétablir une vérité jugée déformée par V. Hugo. Le chanoine Bondil n'avait évidemment pas un tel souci. Il prononça le panégyrique de l'évêque devant des témoins de la vie et l'action de M<sup>sr</sup> de Miollis. Son texte peut être comparé à celui de Hugo.

---

qui relèvent de l'« inimaginable ». Nombre de ces détails factuels pourraient provenir des souvenirs du préfet G. de Miollis, ou résulter d'une bonne connaissance de l'organisation religieuse de l'Empire (ainsi le traitement perçu par l'évêque).

21. BONDIL, op. cit., p. 39.

22. Abel HUGO, *La France pittoresque (...)*, Paris, 1835, t. I. Ces phrases y sont données comme exemple du dialecte des départements des Basses-Alpes (p. 146, d'après HENRY) et Hautes-Alpes (p. 355, d'après LADOUCKETTE). Voir aussi Emile ESCALLIER, « Miollis, de Ladoucette à Victor Hugo », *Bulletin de la société d'études des Hautes-Alpes*, 1967, p. 57-61, qui signale un autre emprunt d'A. Hugo à Ladoucette, repris par V. Hugo.

Parmi les ressemblances les plus évidentes, figurent les principaux traits biographiques et la charité du prélat. Le fait mérite d'être souligné, tant le panégyrique et le roman, qui divergent sur nombre de points de détails, s'accordent sur l'esprit général de l'évêque. Que Hugo ait eu comme source principale Gabriel de Miollis, voire Montalembert ou madame Madier de Montjau ou qu'il ait eu aussi des réminiscences d'une lecture de Bondil, l'on ne peut qu'admirer combien il su aller à l'essentiel et refléter des traits que ses contradicteurs se sont justement souciés de confirmer.

Le poète précise des détails de la vie de son héros avant l'épiscopat qui semblent exacts: il était bien fils d'une famille de robe, l'on peut ajouter qu'elle était de noblesse très récente (lettres accordées en 1769) et non titrée. Son père fut en fait conseiller au parlement Maupeou puis conseiller en la cour des comptes d'Aix. M<sup>sr</sup> de Miollis a bien émigré en Italie et a bien été nommé curé de Brignoles après le Concordat. Hugo indique également ses positions ultramontaines et royalistes, son refus de rencontrer Napoléon lors de son passage à Digne au retour de l'île d'Elbe en mars 1815.

Nos deux auteurs s'accordent pour montrer un évêque peu soucieux des honneurs dus à son rang et sa fonction. Hugo affirme qu'il aurait échangé son vaste palais épiscopal avec le modeste bâtiment de l'hôpital. Peut-être est-ce une réminiscence déformée des propos de Gabriel de Miollis qui a pu lui faire remarquer que son frère était mal logé lui-même alors qu'il finançait l'aménagement d'un vaste orphelinat. Bondil donne une version à certains égards plus héroïque: le palais épiscopal d'Ancien Régime étant devenu prison, l'évêque a d'abord été pendant dix-neuf ans très modestement installé dans un appartement d'une maison particulière; puis il obtint de l'administration l'aménagement d'un nouveau palais épiscopal « pour satisfaire avec plus de décence à ses devoirs sociaux dont son rang ne lui permettait pas de s'affranchir, ensuite et surtout pour s'acquitter de ce qu'il devait à ses successeurs ». Mais cet « évêché », aujourd'hui détruit, était encastré dans le tissu urbain et ne disposait d'aucun jardin; l'évêque avait dû insister pour obtenir l'achat d'une maison voisine lui procurant au moins une terrasse: c'est d'ailleurs cette maison qu'il occupait. Mais Hugo n'osait sans doute imaginer sous le Second Empire qu'un évêque au sortir de la Révolution ait pu être aussi pauvrement logé. Le mode de vie très austère, les repas spartiates, la soutane élimée et rapiécée se retrouvent dans les deux ouvrages, même si les détails diffèrent. Le soin mis aux visites pastorales également; mais le chanoine ajoute les missions diocésaines et en bon praticien, insiste sur la qualité des sermons prononcés à cette occasion, qui associent art du conteur et volonté de se mettre à la portée des humbles. Hugo a surtout retenu ce dernier trait.

Les grandes charités de M<sup>sr</sup> de Miollis décrites par Bondil se retrouvent chez M<sup>sr</sup> Myriel. Bondil souligne: « on se demande comment son revenu,

quoique bien plus fort que celui des évêques d'à présent, pouvait suffire à tant d'aumônes. C'est qu'une stricte économie régnait autour de lui et dans tout son domestique; c'est qu'autant il était libéral avec les pauvres, autant il était ménager à son égard et que tout ce qu'il se fût accordé au-delà de l'absolu nécessaire, il l'eût regardé comme un larcin fait aux indigents et par suite à Dieu ».

Le point de vue de Bondil est clérical, son auditoire aussi; on ne saurait être surpris de le voir insister davantage sur des aspects auxquels Hugo prête peu attention. Ainsi la construction et la réouverture d'un séminaire et de maisons d'éducation charitables tenus par des frères des écoles chrétiennes et des religieuses ursulines absorbent une large part des générosités du prélat qui semble avoir largement financé chaque fois les travaux ou l'achat des immeubles. Ces dons ne sont pas absents du budget des charités de M<sup>sr</sup> Myriel mais Hugo insiste davantage sur l'aide à l'assistance hospitalière. Mais l'hôpital est une institution que l'Église ne maîtrise pas. Il est net, à lire Bondil, que les considérables charités de Ch.-B. de Miollis sont liées à la reconstitution d'un réseau d'institutions d'assistance et de formation dirigé par des membres du clergé. L'aspect de reconstruction post-révolutionnaire de l'institution ecclésiale dans le diocèse est, sans surprise, presque totalement absent sous la plume de V. Hugo. Bondil confirme en tout cas un trait essentiel pour le roman, celui des donnes manuelles, des charités faites personnellement et directement par l'évêque et il va même jusqu'à citer le cas où un habitant conduit chez lui deux malheureux pour qu'il les secoure (en l'occurrence, qu'il les fasse vêtir à neuf): « Et vous qui, dans une circonstance où vous n'osiez implorer sa bonté, lui fûtes présentés couverts de haillons, vous en convenez, vous n'étiez pas sans reproche, et vous n'aviez que trop donné lieu aux remontrances qu'une voix un peu amère vous adressait. Mais l'indulgent évêque, persuadé que votre conscience et sa charité vous rappelleraient au devoir, se hâta d'abrèger votre confusion. « Commencez, dit-il à la personne qui vous gourmandait, commencez par vêtir ces membres de Jésus-Christ, la confession viendra ensuite »<sup>23</sup>.

Certains spécialistes de l'œuvre ont cru pouvoir suivre une piste qui leur laissait espérer que le récit de la rencontre entre M<sup>sr</sup> Myriel et Jean Valjean aurait eu un fondement historique<sup>24</sup>. L'idée première de Hugo serait venue de l'histoire d'un paysan beauceron, Pierre Maurin, condamné en 1801 à cinq ans de bagne pour le vol d'un pain. A l'expiration de sa peine, sa rencontre

23. BONDIL, op. cit., p. 30 et p. 107.

24. Elle est, par exemple, reprise par Marius-François GUYARD, auteur de l'édition critique de la collection Garnier-Flammarion, 1959 et par Maurice ALLEM dans l'introduction de l'édition de la Pleiade, 1960. Elle a été ruinée par Jean POMMIER, « Sur *Les Misérables* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. LXII, 1962, p. 548-551, qui utilise en fait une recherche d'archives d'E. Escallier.

avec M<sup>gr</sup> de Miollis lui aurait donné la possibilité de mener une vie honnête. L'origine de cette histoire est un article d'Arnaud de Pontmartin où ce dernier affirme avoir rencontré en 1862 un abbé Angelin, ancien secrétaire de M<sup>gr</sup> de Miollis, qui la lui aurait narrée. Cette version semblerait cependant se heurter à l'absence de traces d'un forçat nommé Maurin dans les archives du bagne et d'un abbé Angelin dans celles de l'évêché. L'argument n'est peut-être pas décisif car les deux noms pourraient avoir été mis par écrit au prix de déformations<sup>25</sup>. Cela dit, se poserait le problème de savoir comment Hugo aurait connu cette histoire et cette anecdote bien tardivement recueillie pourrait plutôt trahir le travail de la mémoire amalgamant l'intrigue du début des *Misérables* et une réminiscence telle que le cas des deux « malheureux » cités plus haut.

Les différences sont évidemment importantes. Différences de détail déjà soulignées qui suggèrent que Hugo a été obligé d'inventer nombre d'éléments de la vie matérielle, du décor quotidien de son héros. Différentes évidemment sont les attitudes spirituelles, comme le soulignaient fortement les représentants de la famille Miollis; dans une « esquisse de théologie des *Misérables* », Raphaël Molho a souligné chez M<sup>gr</sup> Myriel « une foi fondée sur l'engagement de l'être plutôt que sur celui de l'esprit »<sup>26</sup>. La foi de l'évêque est chez Hugo fondée sur un engagement social plus qu'une mystique de la charité. En 1860-1862, Hugo est sans doute trop éloigné du catholicisme pour fournir un portrait d'évêque dont la spiritualité satisfasse le lectorat catholique et en particulier son aile conservatrice, qu'incarnent les neveux de M<sup>gr</sup> de Miollis.

Parmi les éléments du récit de Hugo qui ne sont pas signalés par Bondil figure évidemment l'histoire du trésor de la cathédrale d'Embrun dérobé par un brigand nommé Cravate, ancien membre de la « bande de Gaspard de Bès (sic) » que M<sup>gr</sup> Bienvenu trouve devant sa porte. Il a été peut-être imaginé par Hugo ou bien il dérive d'une histoire racontée à Hugo lors de son voyage en Provence. En effet, Hugo a été le premier auteur à recueillir par écrit lors de ce séjour en 1839 des éléments de la mémoire collective au sujet du brigand Gaspard de Besse, roué peu avant la Révolution<sup>27</sup>.

L'attitude de M<sup>gr</sup> de Miollis à propos du concile de 1811 est narrée par les deux auteurs de façon différente mais qui pourrait être partiellement

---

25. L'abbé Angellin pourrait s'être appelé Angelvin, nom bien attesté dans le diocèse. Mais l'état actuel de désordre des liasses de la série V, en attente d'un classement strict, et la division du fonds concordataire entre les archives départementales et diocésaines, ne facilitent pas les vérifications.

26. *Romantisme*, n° 9, 1975, p. 105-108.

27. Caroline JOUVAL, « Le légendaire provençal de Gaspard de Besse » dans *Provence historique*, T. XLIX, fasc. 198, 1999, p. 757-769.

complémentaire. Hugo montre (d'après les confidences de G. de Miollis ?) un Myriel mal à l'aise parmi ses confrères, tenant des propos qui « changeaient la température de l'assemblée », critiquant le luxe de la résidence de l'un d'eux, n'assistant qu'à « une séance et à trois ou quatre conférences particulières », se sentant un « pauvre évêque paysan » qui « revint bien vite à D. ». Bondil, mieux informé, assure qu'il se rangea résolument parmi les opposants à Napoléon et qu'un entretien particulier avec l'empereur ne parvint pas à le fléchir. A. Ricard a repris cette version en citant quelques lettres du prélat à sa sœur et en s'appuyant surtout sur les « papiers intimes du cardinal Fesch » qu'il semble bien avoir consultés ou fait consulter<sup>28</sup>. En revanche le dialogue entre l'empereur et M<sup>gr</sup> de Miollis paraît reconstitué sinon imaginé par Ricard.

Quant aux traits de la biographie de M<sup>gr</sup> Myriel qui provoquèrent – à juste titre au demeurant – l'ire de la famille Miollis-Ribbe, l'affirmation selon laquelle le futur M<sup>gr</sup> Myriel aurait été marié « de fort bonne heure, vers dix-huit ou vingt ans » par son père qui lui destinait sa charge et serait devenu veuf pendant son séjour en Italie, est évidemment de l'invention de Hugo, qui la présente d'ailleurs habilement comme une rumeur. Elle a peut-être été choisie à dessein pour faire d'emblée de M<sup>gr</sup> Myriel un évêque hors des normes ou plutôt pour lui attribuer une expérience exceptionnelle de l'humanité, puisqu'il combinerait ainsi celle d'un laïc et d'un clerc. L'historien doit observer en revanche que dans la polémique qui va opposer Charles de Ribbe à Hugo, deux traditions hagiographiques du récit de jeunesse semblent ici se heurter. Lorsqu'il avance que « toute la première partie de sa vie avait été donnée au monde et aux galanteries », V. Hugo reprend en l'exagérant le schéma de la conversion héritée des vies de saints des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui montre le futur prêtre exemplaire menant d'abord dans sa jeunesse une existence qui ne l'est pas. Ribbe et Ricard défendent sans fournir la moindre preuve ni d'ailleurs d'autres précisions le topique de la vocation qui fait du futur homme d'église dès sa tendre enfance un « prédestiné » (mot employé par Ricard). « Le futur évêque, écrit Ribbe, eut l'enfance d'un saint Louis de Gonzagues ». Soucieux de montrer que son héros fut tôt préservé des tentations du monde, Ricard assure qu'il fut élève du petit séminaire d'Aix tout en reconnaissant n'avoir néanmoins trouvé aucune trace d'archive de sa présence dans l'établissement. Cette version du récit de jeunesse où l'appel de Dieu est très précocement perçu tend à s'imposer au détriment de la précédente dans la biographie catholique du XIX<sup>e</sup> siècle. Les affirmations des défenseurs de Miollis sont ici bien fragiles, car le futur évêque était le troisième des cinq garçons d'une famille prolifique; l'ainé

28. Je remercie vivement Jacques-Olivier Boudon d'avoir attiré mon attention sur ce passage de RICARD, op. cit., p. 151 en soulignant qu'il s'agit d'une des rares sources sur ce sujet. Cf., J.-O. BOUDON, *Les élites religieuses de Napoléon. Dictionnaire des évêques et vicaires généraux du Premier Empire*, Paris, 2002, p. 219-220, notice « Miollis ».

avait reçu dès 1781 la charge paternelle, ce qui vouait sans doute d'emblée son cadet à l'Église (ou à l'armée, comme d'autres de ses frères) sans que son père ait pu d'ailleurs lui assurer un bénéfice. Il était vicaire congruiste après avoir été d'abord prêtre habitué lorsque la Révolution éclate. L'image que l'ancien préfet impérial a pu donner de son frère dans ses conversations avec Hugo sous la Restauration pourrait bien sur ce point refléter une strate de la mémoire familiale assez différente de ce qu'elle sera un demi-siècle plus tard.

V. Hugo, en réponse aux critiques de la famille de M<sup>gr</sup> de Miollis, écrivait à une correspondante en juin 1862 : « Rien n'est fondé au sujet de ce qui a été dit ou écrit au sujet de l'évêque Myriel. Je savais très vaguement qu'il y avait eu au commencement de ce siècle un bon évêque à Digne, rien de plus. L'évêque Myriel est un personnage imaginaire et les journaux catholiques ont eu raison de le trouver invraisemblable. On pourrait même ajouter impossible si Charles Borromée, François de Sales, Belzunce et Las Casas n'avaient pas existé »<sup>29</sup>. Par-delà la boutade, Hugo soulève ainsi un problème plus général : une biographie, qu'elle soit romanesque ou se veuille historique – ce qui est le cas de celle d'A. Ricard – est évidemment un produit des représentations de son auteur. Car lorsque Charles de Ribbe et M<sup>gr</sup> Ricard ont voulu réfuter le « roman socialiste » de Victor Hugo en retraçant le « vrai portrait » selon eux de M<sup>gr</sup> de Miollis, ils ont opposé à l'exemplarité avancée par Hugo leur propre conception de l'évêque exemplaire. Il en résulte le portrait assez étroit d'un évêque foncièrement conservateur, obstiné à reconstruire son diocèse selon un modèle antérieur à la Révolution. Portrait somme toute discutabile, qui n'est pas toujours systématiquement étayé par des références documentaires explicites et s'éloigne parfois de celui esquissé par Bondil. L'on ne saurait *a priori* le considérer comme plus fiable que celui de Hugo.

La fiction hugolienne semble bien en effet avoir influencé les représentations des historiens et en tout premier lieu ceux que je viens de citer. Charles de Ribbe et Francis de Miollis ont la même attitude : ce sont « le caractère de charité inépuisable, les vertus angéliques » de M<sup>gr</sup> Myriel qui leur permettent d'assurer que Hugo a pris pour modèle leur parent. Loin de contester de telles qualités, Ch. de Ribbe et M<sup>gr</sup> Ricard paraissent parfois surnenchérir sur l'image épiscopale proposée par Hugo. A. Ricard cite en particulier le témoignage de plusieurs prêtres qui auraient connu M<sup>gr</sup> de Miollis. Ces souvenirs recueillis deux générations plus tard sont évidemment sujets à critique, car le travail de la mémoire a pu leur incorporer à la fois la réputation idéalisée laissée dans le diocèse par M<sup>gr</sup> de Miollis et surtout l'écho direct ou indirect de l'œuvre de Hugo. Les propos du prélat rapportés par un cer-

---

29. Lettre à madame Cécile Hulpert, citée par B. LEULLIOT, *Victor Hugo publie Les Misérables*, Paris, 1970, p. 48-49.

tain chanoine Faure et reproduits sans recul par A. Ricard semblent en particulier fortement marqués par l'image de M<sup>gr</sup> Myriel.

Aujourd'hui, M<sup>gr</sup> de Miollis n'est plus connu que parce qu'il a servi de modèle à Victor Hugo pour M<sup>gr</sup> Myriel. Aucun ouvrage n'a été publié sur lui depuis cent dix ans. *Les Misérables* en viennent à être la seule bibliographie disponible à son sujet. M<sup>gr</sup> de Miollis EST le M<sup>gr</sup> Myriel des *Misérables*, ce qui n'est pas faux. Ce qui est en tous cas bien préférable au portrait très réducteur et sans nuances que tracerait un chercheur novice ayant la religion des seules sources manuscrites, qui s'en tiendrait à la correspondance administrative et aux dossiers assez minces des archives départementales et nationales.

Régis BERTRAND